

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

L'Eventreur Français

VACHER, LE TUEUR DE PASTOURES

LIBÉRATION DES DÉTENUS DE MONTJUICH



L'Eventreur français

Décidément, nom de dieu, en tout et pour tout, la France copie l'Angleterre : voici qu'on lui pige jusqu'à son JACK L'ÉVENTREUR ! Notre Jack s'appelle Vacher et, au lieu d'opérer dans les grandes villes, sur les pauvres racrocheuses, kif-kif son copain londonien, il opérait en pleine cambrousse. Peu lui importait l'âge ou le sexe, à notre Jack !

Pendant quelques années, il a trimardé aux quatre coins de la France, laissant sur la terre foulée, jalons de son passage, des cadavres étripés. Qu'au coin d'un bois, en pleins champs, dans une cabane, il se trouvât, sans voisinage, nez à nez avec un être vivant et, illico, une fureur luxurieuse l'empoignait : le monstre bondissait sur cette proie de hasard, l'attrapait à la gargamelle, lui sciait le cou, l'éventrait, la souillait... Puis, assouvi,

paisible, il ramassait son bâton de trimardeur, son bissac, et s'en allait plus loin...

Vacher a tué ainsi une vieille femme, des tas de jeunes filles, des bergers.

Tout lui était bon !

Cette brute, un sadique comme on en dégotte des tas parmi les jean-foutre de la haute, satisfaisait sa passion de luxure et de sang comme il pouvait.

Le Bloch, marchand de diamants qui, il y a quelques années, fit causer de lui pour avoir piqué des épingles dans les nichons de pauvres filles qu'une maquerautière lui procurait n'était qu'un Vacher, un tantinet dégrossi et affiné par l'éducation et la richesse.

Et le Bloch en question n'est pas exceptionnel : y a des tapées de boueux richards qui, à grand renfort de billets de banque, se paient des plaisirs sanguinaires de même catégorie.

Pourquoi, en haut, dans l'écume, comme aux bas-fonds de la société, dans la lie, déniché-t-on d'identiques monstres ?

Faute d'équilibre dans la vie !

Les uns ayant trop abusé, les autres ayant été trop privés dans la satisfaction de leurs besoins sexuels, le délire passionnel les empoigne : du coup, l'animal humain redevient la brute primitive !

Et alors, ceux d'en haut s'efforcent d'assouvir leur frénésie, grâce au pognon, tandis

que ceux d'en bas ne tablent que sur leur force musculaire.

Les premiers sont les Bloch, les seconds sont les Vacher !

Et foutre, y a pas à tortiller : les uns et les autres sont un produit fatal de la garce de société actuelle.

—0—

Parfaitement, Vacher est une résultante de la bourgeoisie : c'est elle qui l'a engendré, c'est elle qui l'a poussé à tuer et à violer !

Reluquons ses antécédents :

Tout gosse, son paternel le colle chez les ignorantins, et dam, les mœurs terre-jaunières de ces porcs étant connues, il est inutile d'insister sur ce qu'on enseigna au même : on ne lui inculqua pas que la croyance en Dieu !

Le petit Vacher prit goût au truc, — tellement goût qu'il voulut s'ensoutaner : il entra chez les frères Maristes de Saint-Genix et y resta quelques mois.

Pourquoi en sortit-il ?

La chose est peu claire.... Tout ce qu'on sait c'est que, à peine sorti de cette boîte à frocaille, Vacher entra aux Antiquailles, à Lyon, un hospice qui a une réputation..., je ne vous dis que ça !

C'est pas les doigts de pied qu'on soigne dans cette baraque, foutre non ! Aussi, peut-on facilement conjecturer que, si Vacher est sorti des frères maristes pour entrer aux

Antiquailles c'est qu'il avait le croupion at-tigé.

Le voilà donc, lancé dans la vie, abruti et dépravé par la frocaille : les ignorantins ont couvé et réchauffé le monstre, — autant dire, ils l'ont élevé à la brochette !

Ainsi préparé, Vacher entre à la caserne. Là, il est dans son élément ! Y a qu'un malheur pour lui : c'est que la guerre n'ait pas éclaté quand il était au régiment, — sûrement, il aurait eu de la bravoure à revendre !

Aussi, les galonnards l'avaient à la bonne ; si bien qu'ils lui administrèrent les galons de sous-off.

Son temps fini, quand Vacher s'est mis sur le trimard, ensanglantant les campluches, son livret militaire a été le talisman magique qui l'a protégé : quel est le pandore qui, en ce bon soldat, eut soupçonné l'éventreur ?

—o—

Avant d'entreprendre sa série de meurtres, le tueur de bergers avait été enfermé dans une maison de fous.

On voyait bien qu'il avait un grain !...

Mais, comme tout va de guinguois, dans la société actuelle, tandis que, dans les asiles, on tient cadennassés des pauvres bougres dont la jugeotte est saine, — pour satisfaire des sacripants de la haute, — et afin qu'il y ait compensation, on lâche des maboules dangereux.

C'est arrivé pour Vacher : après quelques mois d'internement, on le ficha dehors.

Et illico, le monstre se mit en campagne !

Combien a-t-il fait de victimes ?

Qui le saura jamais !...

Il en avoue déjà une quinzaine, et fichtre, l'affreuse liste est loin d'être complète ! En quatre ans, la folie érotique a dû empoigner cette brute plus de quinze fois..., et, plus de quinze fois, il a dû trouver l'occasion de tuer

—o—

Ce qui saute aux yeux, dans les sangui-naires aventures de Vacher, c'est la pyramidale impuissance de la rousse.

A la campluche, pour un canton, y a une demi-douzaine de pandores qui sont censés protéger le populo, — et qui protègent peau de balle !

A quoi passent-ils leur temps ?

Battent-ils la brousse, guignant à droite et à gauche pour protéger les bergers, les bergères et les culs-terreux qui triment dans l'isolement ?

Ah ouat ! les charpentiers-à-Félicque ont un autre turbin que ça : c'est eux les recruteurs de l'armée et ils distribuent les feuilles de route aux bleus et aux réservoirs. Outre ça, ils noircissent des rames de papier pour expliquer à leur gradaille qu'il n'y a rien de neuf dans leur patelin. Puis, ça fait, au lieu d'expédier leur rapport par la poste ils s'en vont à deux le porter au chef-lieu. Si, par hasard, ils ont agrippé un prisonnier, au lieu de l'embarquer par chemin de fer, ils le trimballent à pince.

Grâce à toutes ces manigances, les journées filent sans que les pandores aient fait, durant cinq minutes, leur métier de protecteurs !

D'ailleurs, il faudrait être bougrement serins pour couper que les cognes ont été inventés pour protéger le pauvre monde : les richards nous le serinent !... Mais, fichtre, il n'y a qu'à ruminer un brin pour se convaincre que leur protection et rien, c'est kif-kif bourriquot.

En supposant qu'ils ne feraient que battre les buissons le jour, la nuit, sans fin ni cesse ! ils ont tellement de kilomètres carrés à arpenter que ça ne ferait ni chaud ni froid : quand ils seraient à un bout du patelin sous leur coupe, qui empêcherait qu'à l'autre bout, — c'est-à-dire au bas mot à une demi-douzaine de kilomètres plus loin, — se passent des ribambelles de crimes ?

La crainte des gendarmes ?

Vacher est un échantillon du mince danger qu'ils sont pour un tueur : un jour, l'éventreur saute sur une gosseline..., elle crie, on

accourt, — il se sauve... Un pandore, à bicyclette, pédale à ses trousses avec son signalement ; il rattrape le monstre et, au lieu de le poisser, lui demande des tuyaux.

Et le Vacher, rigouillard, le renseigne de travers, — comme de juste !

Or, ce charpentier-à-Félicque n'est pas exceptionnel : depuis deux ou trois ans, toutes les brigades possèdent le signalement de Vacher, — ça ne les a pas empêchés de le laisser courir et éventrer !

Qu'en conclure ?

C'est que les pandores n'empêchent rien et, — qui pis est, — c'est que, s'il y a un coup de fait, ils sont radicalement incapables de fiche le grappin sur l'auteur..., à moins qu'il ne vienne se livrer lui-même.

Voilà qui n'est fichtre pas rassurant pour les pétroquins !

Heureusement, l'homme n'est pas la bête fauve que disent les bandits de la haute. Sans quoi, les campagnes ne seraient pas terribles : on s'y égorgerait aux quatre coins !

Or, comme ça n'a pas lieu, il faut donc en conclure que l'être humain est une bonne bête : s'il fait du mal à son semblable ce n'est pas — sauf des exceptions qui relèvent de la folie, — par réelle méchanceté ; mais bien, parce que la salope de société où nous croupissons est tellement dégueulasse qu'elle engendre toutes les horreurs qui ensanglantent le monde !

—o—

Si seulement toute la séquelle policière se bornait à être impuissante !

Malheureusement, elle ne s'en tient pas là : elle est malfaisante, — et souvent elle fait plus de mal que ceux qu'elle pourchasse.

Ça a été le cas dans l'odyssée de Vacher : partout où il tuait, la pestaille s'amenait, enquêtait et, à l'aveuglette, fichait au bloc des kyrielles de trimardeurs et de types du patelin.

Il faut tout dire et rendre à chacun son dû : dans cette œuvre désastreuse, la police a été plus d'une fois aidée par les bavardages des commères et la pantouflerie du populo.

Mais, cré tonnerre, si le populo en a une couche, à qui la faute, sinon aux grosses légumes qui le tiennent dans l'ignorance ?

De lui, semblables dénonciations sont — sinon excusables, — du moins explicables !

Il n'est pas de même de la rousse : en ne remplissant pas le rôle pour lequel elle se prétend instituée, — le dénichement des coupables, — et en incarcérant des trifouillés d'innocents, elle est bougrement plus criminelle que tous les Vacher de la boule ronde !

—o—

Au moins, la rousse peut-elle se glorifier de l'arrestation de l'éventreur ?

Non pas ! Le hasard a tout fait.

Ici encore se manifeste catégoriquement l'impuissance et la gnoiserie de la police : Vacher était arrêté à Belley pour tentative de viol.

On le fiche au bloc, simplement, et, dans ce trimardeur à la gueule hideuse et caractéristique nul ne reconnaît le tueur dont le signalement est partout.

Il a fallu qu'un juge instructeur, farfouillant des paperasses, — sans but ! — trouve des ressemblances entre ce sale cochon qu'il avait dans les pattes et le monstre qui, depuis quatre ans, terrorisait les campluches.

Dam, une fois sur la piste, le chat-fourré a dévidé l'écheveau des tueries de Vacher, — et tout s'est su... Du moins ce qu'a bien voulu dégoiser la brute, — car, pour savoir le nombre de ses victimes, comme je vous l'ai déjà dit : jamais on n'en saura la liste complète !

—o—

Et maintenant, Vacher étant au bloc, — et n'en devant jamais sortir, — soit qu'on le déclare responsable et qu'on le juge, soit qu'on le reconnaisse loufoque et qu'on l'enferme, — les campluchards, les pauvres bougres et les pauvrettes qui vivent en pleins champs, isolés de tous, vont-ils retrouver leur sécurité ?

Evidemment non !

Ils savent aujourd'hui qu'ils n'ont pas à tabler sur la protection des pandores, — ça ne vaut pas tripette !

Or, un éventreur étant — ainsi que je l'ai démontré, — un produit de la société actuelle, tant que cette pourriture tiendra sur pattes, l'éclosion d'un nouveau Vacher est chose possible.

Et c'est pourquoi, si les culs-terreux ont le nez creux, au lieu de faire bêtement la chasse aux trimardeurs qui pourraient leur paraître louches, ils s'attèleront, de concert avec les bons fieux, à rendre impossibles les éventreurs, — en préparant l'avènement d'une société où y aura place pour tous !



ILS ARRIVENT !

Eh oui, foutre, ils arrivent !...

Frais et nouveaux ?

Que non pas ! Ils laissent ces qualités aux maquereaux.

Ils s'amènent moisis, racornis, gangrenés par le sale métier qu'on leur a confié.

Et c'est, en cette saison, tous les ans la même ritournelle : en même temps que les marchands de marrons s'installent aux coins des portes, les bouffe-galette rappiquent, — et ce n'est malheureusement pas pour distribuer des châtaignes à ceux-ci que ceux-là s'installent !

Cette fois, nos bouffe-galette font moins les farauds.

Dam, leur temps approche, — ils sont de la classe !

Encore quelques mois et on les aura assez vus. Il leur faudra plaquer l'Aquarium..., et, qui sait s'ils y reviendront ?

La besogne de tous ces birbes a été, non seulement inutile, mais encore tellement néfaste, que les votards pourraient bien avoir soupé de leur fiole.

Aussi, les bougres tirent déjà des plans et se décarcassent ferme pour chauffer leur réélection : ils se démanchent le croupion, se foulent la rate, ne plaignent ni leur temps ni leur peine, redeviennent tout miel et tout sucre avec les votards qu'ils pelotent ferme.

Faut voir comme ils s'amadouent ! C'est plus les crâneurs envoyant paître les crampons, — maintenant ils les subissent... Ça peut être des électeurs influents !

Les vingt-cinq francs redeviennent donc abordables ; leur porte s'ouvre facilement. Allez leur demander un service, — c'est le moment ! Ils se foutront en quatre pour vous le rendre...

Les autres années, ils oublient les commissions dont les avaient chargés les femmes d'électeurs, — ce coup-ci, ils ont de la mémoire ! Ils se trimballent au Bon Marché, ainsi que chez Potin et se trottent ensuite chez les ministres compétents pour réclamer les traditionnels bureaux de tabac, obtenir de l'avancement pour tel rond-de-cuir et faire enlever à tel autre type une amende pour délit de chasse ou de pêche...

Ah, ils ont du tintouin !

Aussi, quand ils radinent à l'Aquarium, les pauvres bouffe-galette sont vanés, fourbus : ils s'affalent et roupillent gentiment... C'est ce qu'ils font de moins mal !

Et des ronchonners comme bibi osent prétendre que le métier de député est un métier de feignasse !

—o—

Puisque j'en suis à jaspiner sur les arias de la réélection, que je raconte aux copains une histoire aussi rigolotte que véridique, arrivée — il y a quelques années — à un député d'un département qui perche à la lisière du Midi.

Au cours de la période électorale, le candidat avait promis..., promis... Ah, il n'était pas chiche !

Une fois élu, — comme de juste — il oublia toutes ses promesses et n'en tint aucune.

Les pétitions, les requêtes, les mendigottages, les paperasses de tout calibre s'amenaient chez lui et s'empilaient dans les coins, sans qu'il daignât les éplucher.

Les crampons pouvaient se pendre à sa sonnette, — le cordon était solide ! — et la porte ne s'entrouvrait que pour se reformer dès qu'un phonographe en cotillons avait lancé un :

« Mossieu est invisible!... » sec comme un coup de trique.

Ce manège dura plus de deux ans... Il dura jusqu'au jour où le fauteuil d'un sénateur — qui avait eu l'intelligence de casser sa pipe — tendit ses abattis à notre brave député.

Illico, le birbe se mit sur les rangs : la Triperie sénatoriale est attirante, — une fois enquillé là on y est incrusté autant dire pour la vie... ça a son charme!

Un siège à la Triperie est un fauteuil de tout repos : c'est plus qu'un placement de père de famille, — c'est un placement de gâteaux.

Donc, notre bouffe-galette se mit sur les rangs et, illico, il redevint candidat, — c'est-à-dire peloteur d'électeurs et prometteur en diable.

Il épulcha les paperassés, dédaignés jusque là, — et dans le fouillis dégotta un projet d'établissement de télégraphe pour un village de sa circonscription. Autrefois, il avait promis au maire de l'endroit que, — sitôt député, — il ferait installer le télégraphe...

Il était temps de songer à sa promesse! Il alla donc relancer le ministre, lui demanda des tuyaux et, illico, écrivit à mossieu le maire que, grâce à ses actives démarches, le télégraphe ne tarderait pas à être installé.

Va te faire foutre! Il y avait quinze mois que le télégraphe réclamé était installé et fonctionnait.

Aussi, ce qu'on rigola au patelin! Mossieu le maire communiqua la babillarde du député aux canards radicaux, — j'ai oublié de dire que le bouffe-galette en question était opportuniste, — et ce fut un chinage carabiné.

A tel point que le fauteuil de la Triperie échappa au type...

Ça se passait il y a une dizaine d'années, — et comme les électeurs sont bougrement poires et n'ont pas plus de mémoire que les linottes, — à l'élection sénatoriale suivante, le birbe s'est remis sur les rangs.

Et au lieu de l'accueillir à grand renfort de pommes cuites, l'histoire du télégraphe étant oubliée, il a été élu!

—0—

Pour en revenir à nos moutons, — ou mieux nos bourriques, — les bouffe-galette actuels, désormais leurs moindres pas et agissements auront un unique but : la réélection!

Quand l'un d'eux salivera à l'égrugeoir de l'Aquarium, fulminant contre les abus, gueulant après ceci ou cela, ne vous y trompez pas, les bons bougres : c'est une postiche de période électorale qu'il débagoulera.

Et foutre, y a même des bouffe-galette qui n'ont pas attendu qu'on ouvre les vannes de l'Aquarium pour se fiche en campagne! Rien que dans la journée de dimanche, quatre députés ont jaspiné, en vue de la prochaine foire aux tinettes :

A Chalons, c'est le grand mec des radicaux, Bourgeois-le-Bien-Nommé, qui a bonimenté entre la poire et le fromage d'un gueuleton à chier partout. Turellement, son jacassage s'est borné à un filandreux : « Prenez mon ours! »

A Bordeaux, toujours après s'être empiffrés chouettelement, l'opportuniste Raynal a déboulé une postiche panamitarde sur l'utilité de conserver le régime du pain-cher, des chèques et des tripotages à gogo. Le jean-foutre a été bougrement applaudi par la kyrielle de pattes-croches qui l'entouraient.

A Charleville, encore après un gueuleton! Mesureur a mesuré la quantité de réformes aussi démocratiques que sociales qu'il trimballe dans sa besace. Et, comme conclusion, un comité électoral s'est formé pour pistonner le Mesureur qui a le trac de ne pas être réélu à Paris.

A Gaillac, dans un patelin où gicle un picton doré qui ravigoterait un machabée, Jaurès a jaspiné à son tour : il a jérémié sur le suffrage universel qui, à l'en croire, est terriblement en péril ; il a pincé de la guitare franco-russe et a entonné un léger refrain sur l'Alsace et la Lorraine...

Nom de dieu, encore une postiche électorale!

—0—

Va-t-on laisser tous ces farceurs embobiner en paix le populo?

J'espère bien que non, mille tonnerres! C'est aux bons fieux qui ont plein le cul du parlementarisme, à expliquer aux gobeurs le piège que cachent les palabres dorées des candidats.

C'est dès maintenant qu'il faut s'atteler, d'arrache-pied, à ce turbin de lessivage.

On ne s'y prendra jamais trop d'avance, nom de dieu!

Afin que, à peine la foire électorale ouverte, on soit assez à la roue pour fiche son grain de sel dans les réunions et, par une ribambelle d'affiches, tirer l'œil du populo et lui crier casse-cou.



LES RÉSERVOIRS

On n'a jamais fini de dévider les horreurs quand on entreprend de fourrer son blair dans les infections que sont les casernes.

Foutre non! On n'est jamais au bout du rouleau. Et les horreurs en ce moment vont leur train, d'autant plus que les galonnards y mettent de la bonne volonté, car, à cette époque, les charognards ont les réservistes sous leur coupe.

C'est pas des types qui font partie de la grande famille, les réservoirs : c'est des sales pékins, des bougres de culs, des andouilles, des cornards, des tas de cochons, et de propres-à-rien!

Ça, les bons bougres, c'est les épithètes habituelles qu'emploient les officiers en faisant membre « ces salauds d'hommes mariés ».

Et, nom de dieu, les porte-galons ne s'en privent pas de faire pivoter les pauvres bougres que la fantasia des grosses légumes a appelés sous leurs caprices vingt-huit jours durant!

Si les crapulards de la haute se figurent ranimer le « feu sacré », réveiller les sentiments patriotards « que doit posséder tout bon citoyen », ils se fourrent joliment le doigt dans l'œil!

Ces « cochons de pères de famille », comme disent si élégamment les galonnards, ne se rendent à la caserne qu'en groumant; et, foutre, faut entendre quelles récriminations s'échappent de toutes les poitrines le jour où on les arrache à leurs occupations pour les incorporer ou dans la réserve ou dans la territoriale.

« Faut tenir le peuple en haleine; faut que, constamment, chaque français ait les yeux tournés du côté de la trouée des Vosges; faut penser à nos chères provinces perdues, susurrent les jean-le-cul. »

Et, nom de dieu, à l'heure qu'il est, y a plus d'un réservoir qu'on voulait tenir en « haleine » et qui y a laissé la sienne, d'haleine!

Ce pauvre bougre de Sebena entre autres, à Nice; et, quoique déjà les asticots lui rongent sa carcasse, personne plus n'en parle; le major imbécile et le féroce capitaine qui ont causé sa mort ont carte blanche : ils peuvent continuer leurs exploits sur d'autres réservistes!

—0—

De tous côtés, nom de dieu, y a des accidents qui arrivent.

D'où ça provient-il, ça? C'est bien simple : les galonnards font « membre » tant et plus et si, quelquefois, y a danger, comme ce sont des réservistes, les charognes ne prennent aucune précaution.

Ces jours passés, dans une manœuvre, un réservoir a été écrabouillé net par un caisson d'artillerie.

Le cadavre du pauvre bougre, qui était père de deux enfants, a été transporté au Val-de-Grâce.

Aux environs d'Arras, sur la route de Saint-Pol, le 23^e lignard faisait des manœuvres en compagnie de sapeurs et de pontonniers du génie.

Les troubades procédaient au passage d'une rivière.

Pour ce faire un arbre avait été renversé et couché au travers des deux rives.

Les réservoirs s'engagèrent sur cette passerelle improvisée et tout par un coup, va te faire foutre! l'arbre charbarde et tous les trouffions, au nombre d'une douzaine environ, piquent un plongeon dans la flotte.

Y a pas eu de machabées, — heureusement! Les troubades en ont été quittes pour regagner Arras tous trempés.

Les galonnards se fichent que les réservoirs écoppent de fluxions de poitrines : ces chameaux n'ont de souci que pour les flingots qui ont été mouillés, et dame, si on les porte chez l'armurier, ça va faire baisser le budget de la compagnie!

D'autre part, je reçois quantité de babillards de réservoirs.

Je ne les reproduirai pas. Les galonnards se voyant dévoilés pourraient chercher pouille aux pauvres bougres qui sont placés sous leur coupe et leur faire explier chèrement.

On connaît la loyale façon d'agir de ces merles-là!

La moindre dénonciation, le plus léger soupçon, sans nullement être fondés, seraient bons pour faire expédier à Biribi de pauvres gas qui ne doivent que tirer vingt-huit jours.

Mais, les chameaucrates qui font les farauds, à présent, et qui s'époumonnent à engueuler ces « cochons de pères de familles et ces nom de dieu de cornards » ne perdent rien pour attendre.

Qu'ils roupillent tranquillement sur leurs deux esgourdes pendant que leurs victimes vont s'allonger sur la planche de la boîte : tout vient à point à qui sait attendre!

Et ça viendra, nom de dieu!

Civilisation

Les français continuent, suivant la tradition, à remplir la noble tâche qu'ils se sont adjugée : la mission de civiliser les sauvages.

Partout où ces bougres vont trimballer, ils ont la manie de foutre à feu et à sang, ou de torturer, ou d'affamer.

C'est ce qui s'appelle civiliser. A Madagascar, après que tout est saccagé, voici la famine qui rapplique dare dare.

Dans la grande île, afin de résister à l'invasion des civilisateurs, les Sakalaves ont plaqué les rizières, abandonné les champs de maïs et de manioc. En outre, les réserves de riz des années précédentes ont été consommées; des villages entiers, des silos pleins de paddy ont été brûlés : c'est le bilan du côté de la résistance!

Quant aux envahisseurs, les français, ils ont réquisitionné des milliers de bourjanes pour le service des transports et la confection des routes, ce qui a pour résultat une sacrée diminution de production.

Il faut ajouter à ces réquisitions la destruction des villages et des récoltes, pour forcer les sauvages à fuir ou à se soumettre; puis aussi les écrabouillages et les tueries en masse — pour le triomphe de la Civilisation et la gloire du Drapeau!

Toutes ces horreurs, nom d'un foutre, ont engendré la famine qui va transformer à nouveau la grande île en un immense charnier.

Dans la plus galbeuse province, la plus fertile, celle de l'Imérina, le riz atteint des prix exorbitants, et sur la ligne d'étapes, entre Tananarive et Beforno, il coûte plus d'un franc le kilo.

Il est donc impossible aux Malgaches d'en acheter et rien ne pourra enrayer les effets redoutables de la disette imminente.

On ne peut, non plus, songer à faire monter de la côte du riz dans l'Imérina. La quantité que chaque bourjane porterait équivalait à celle qu'il consommerait durant le trajet.

Deux mille Malgaches, au bas mot, sont donc irrémédiablement condamnés à mourir de faim!

Et l'œuvre dévastatrice ne se borne pas là, nom de dieu!

Les Sakalaves ne veulent pas se laisser gangrener par notre putain de civilisation — et ils ont bougrement raison! — Ils ne peuvent se soumettre au joug des français et leur donnent un sacré fil à retordre.

Une colonne de troubades, actuellement, opère dans l'Ouest de l'île, et ces opérations obtiennent toujours le même résultat : la chiée de cadavres!

Quand en verrons-nous la fin, nom de dieu?

—0—

Du train dont vont les français, en colonies, la fin des horreurs actuelles n'est pas près d'arriver.

Car les bougres qui s'intitulent « civilisateurs » ne font pas de ravages qu'à Madagascar; partout où ces oiseaux traquent leurs guêtres, on reluque leurs traces sanglantes.

Ainsi, pas plus loin qu'en Algérie, à Sidi-Moussa, le maire du patelin, directeur du Comptoir d'Escompte, mossieu Pelegri, et son fils ont torturé une quantité de pauvres bougres qu'ils employaient.

Les salauds usaient de n'importe quel truc pour ne jamais casquer les pros à la fin de la semaine.

Un beau jour que ces travailleurs, pour la

plupart indigènes, étaient descendus dans d'immenses foudres pour les nettoyer, le fiston de mossieu Pelegri n'imagina rien de mieux que de tenter de les asphyxier, en y jetant des mèches de soufre enflammées.

C'est de la riche crapulerie, hein, les bons bougres ?

Il est vrai que nous sommes de la race supérieure — de celle qui a carte blanche sur la peau des indigènes.

Que va-t-il résulter de ces tentatives criminelles ?

Le joli couple de crapules va-t-il trinquer pour tous ses méfaits ?

Ah ! ouat !
Les torturés étaient des prolos, la plupart des arabes. Or, comme ils ne possèdent rien et que le Pelegri est un riche propriétaire, rien ne prévaut contre le salaud.

Puis, au reste, c'est en civilisateurs que ces bandits agissaient !

MISE EN LIBERTÉ des Prisonniers de Montjuich

Voici le télégramme arrivé mercredi matin à Paris :

Barcelone, 19 octobre.

Tous les individus détenus comme anarchistes et qui n'étaient compromis dans aucun procès ont été mis en liberté cette nuit.

Ces « individus » ça ne peut être que les cent et quelques pauvres bougres d'innocents emmurés, le plus arbitrairement du monde, par les inquisiteurs espagnols.

Il y a quelques semaines les grosses légumes de là-bas tiraient des plans pour déporter ou bannir les malheureux et voici que, maintenant, on les fiche en liberté, — sans condition !

Ou, du moins, il y semble : dans le télégramme ci-dessus il n'est pas parlé du bannissement.

Que se passe-t-il donc en Espagne ? Les gouvernants se seraient-ils enfin aperçus que la férocité ne mène à rien ?

Si oui, tant mieux, nom de dieu ! Les gouvernants..., c'est peut-être aller un peu loin en leur attribuant à tous des aspirations moins inquisitoriales.

La reine semble avoir tout fait..., ou presque !

Cette madame s'y prend sur le tard : déjà pas mal d'innocents ont été frappés par ses bourreaux ; d'autres agonisent dans les bagnes équatoriaux où le soleil pompe la vie des plus robustes en quelques semaines.

N'importe, si la tyresse a des intentions de s'humaniser un brin..., oh, guère ! car une reine ne peut guère s'humaniser, — acceptons-en l'augure.

Ces choses-là sont si rares ! Et fichtre, ne cherchons pas trop la petite bête : ne nous demandons pas si c'est la trouille, — plus que de réelles envies de justice, — qui la poussent dans sa nouvelle voie.

Constatons les faits, sans plus !

—o—

La libération des prisonniers de Montjuich ne s'amène pas comme des cheveux sur de la soupe : depuis quelques jours il en était question.

La semaine dernière, un quotidien de Madrid, *El Imparcial* publiait une grande tartine sur la nouvelle attitude de la reine ronchonnant après son ministre.

Voici un becquet de ce flanche :

« La reine régente, avant tout, regrette ce qu'il advient avec la cause dite des anarchistes. Mère affectueuse de tous les Espagnols, elle se plaint des procédés employés contre tant de malheureux que le conseil de guerre reconnut innocents à la fin. En outre, parlant des tortures qui, dit-on, furent pratiquées à Montjuich et qui firent frémir d'horreur l'Europe entière, elle exprima la douleur profonde qu'elle en ressentait. Elle ordonna une enquête impartiale et la punition sévère des coupables, mais

ne put obtenir ni l'une ni l'autre de ces deux choses.... »

Ce n'est pas tout : crainte que la tartine d'*El Imparcial* ne soit pas connue à l'étranger, elle chargea une grosse légume de faire de la copie pour le *Temps*, de Paris.

Cette grosse légume ne serait autre, paraît-il, qu'un nommé Angel de Vallejo de Miranda, qui fut pendant une dizaine d'années chef de cabinet de Canovas, — il ne l'était plus quand ce dernier fut exécuté par Angiolillo, — mais il est toujours dans les petits papiers de la reine et est membre des Cortès (l'Aquarium espagnol).

Cette tartine a paru à Paris dans le *Temps* du 5 octobre, tandis que le flanche paraissait, à Madrid, dans *l'Imparcial* le 3 octobre.

Il y est dit que la reine a salement engueulé son premier ministre, le général Azcarraga, quand il a affirmé qu'il fallait continuer la politique canovienne ; la reine lui a coupé la chique et a fichu les pieds dans le plat... je cite textuellement :

«...Sa majesté l'arrêta (le général Azcarraga) en lui disant nettement qu'elle partageait si peu son sentiment qu'elle croyait le moment arrivé de faire usage de sa royale prérogative, et qu'elle avait même hésité à le faire si longtemps après la mort de Canovas ayant conservé l'espoir de voir le nouveau gouvernement corriger les erreurs de l'ancienne politique, sur lesquelles elle avait appelé l'attention de Canovas il y a longtemps.... La régente rappela au général Azcarraga comment elle avait, il y a neuf mois, appelé l'attention de ses ministres sur ce que la presse étrangère disait de la justice espagnole à propos des traitements qu'on disait être infligés aux anarchistes de Montjuich. Elle lui rappela en outre qu'elle avait, à ce propos, dit qu'elle désirait justice pour tous, même pour les anarchistes, qu'elle se considérait comme la mère de tous les Espagnols et ne voulait pas d'injustices ou de cruautés contre qui que ce fût, avec d'autant plus de raison que le conseil supérieur de guerre à Madrid avait fini par acquiescer la majorité des accusés....

«...Elle ne dissimula pas au général Azcarraga qu'elle avait été profondément émue des abus et des scandales qu'on lui avait signalés et qui étaient restés impunis et sans répression tant en Espagne qu'aux Philippines et surtout dans l'île de Cuba. Pour tous ces motifs, Sa Majesté estimait le moment venu de changer de politique et de procédés, et elle prenait sur elle d'arriver promptement à des solutions nouvelles.... »

Après un tel savon, l'Azcarraga fit la courbette et foutit son camp !

—o—

La mise en liberté des prisonniers de Montjuich ne serait donc que l'entrée en matière de la nouvelle attitude de la reine.

On va voir !... Ne nous emballons pas. D'autant que les bourriques ministérielles qui ont pris la succession du général Azcarraga paraissent d'un libéralisme bougrement mauvais teint.

Il y a quelques jours, une demi-douzaine de français étaient embastillés à Barcelone, — sans rime ni raison....

Était-ce pour compenser la mise en liberté des prisonniers de Montjuich ?

Faudrait voir, madame la reine, à ne pas nous la faire à la pitié !... Des pattes de velours, à coups de griffes, on sort d'en prendre !

EN BANLIEUE

Saint-Denis, le 18 octobre 1897.

Mon vieux Peinard,

Les tartines publiées par ton caneton, il y a quelques semaines, relativement à la Compagnie française des métaux ont fait dans cette boîte un pétard du diable.

Jusqu'aux bureaucrates qui, quoique ayant été passés à l'astique, s'en sont payés une tranche. Mais le type principalement visé riait jaune. Oh là là, quelle tronche ! Les autres contre-coups se tordaient.... Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas été fadés.

Ils n'ont rien perdu pour attendre et, pour

rétablir l'équilibre et que chacun ait son compte, voici :

Commençons par le plus dégoûtant des sacs-à-mistoufle, le contre-coup des laminaires : en voilà un que ses esclaves ont dans le nez ! C'est un ancien sous-off, — et il se croit toujours à la caserne ! Turellement, il est aussi plat-cul avec les supérieurs qu'insolent et brutal avec les vriers.

Vient ensuite le contre-coup du plomb, un gros bouffi débarqué de Normandie où, sans doute, il gardait les oies, — il était là en famille !... Il est arrivé ici par la protection d'un sien parent à qui il n'a pas tardé à faire des rosseries. L'animal, diplômé de pantoufles, est plus ignorant qu'une truffe, — et par cela même, plus rosse que les autres, car il engueule souvent des turbinateurs pour un boulot où il y connaît peau.

Il ne faut pas oublier le beau contre-coup de la tuberie. Ce merle-là, lui aussi, n'y connaît rien : des fois, il s'amène vers un bon bougre, critiquant son turbin et alors le gas, renaudant, réplique : « Fais-le donc, toi !... » Et le contre-coup, aussi empêtré qu'une poule ayant trouvé un sifflet, tube je vous dis que ça !

Je pourrais bien ajouter quelques autres jean-fesse à la salade, mais je vas me borner à épingler le chef d'équipe, Popol, vrai garde-chiourme. Celui-là se roule les pouces du matin au soir, tout en braillant après n'importe qui. S'il osait, il prendrait une trique..., mais il craint que la matraque lui rebondisse sur la gueule !

Mais, mon vieux, s'il y a des bourriques dans la boîte, il y a aussi des bons fioux, — et ça fait plaisir de voir des types que la soulerie des grandeurs n'a pas rendus vaches. Aussi, le contre-maître de l'ajustage et le chef de la maçonnerie sont de chouettes bougres et ils sont autant gobés des ouvriers que les autres sont exécrés !

Publie ma babillarde, ne serait-ce que pour prouver aux matadors du bague que leurs charogneries n'empêcheront pas que soient publiées les infections qui se passent à l'usine.

Dernièrement, sans qu'on ait rien à lui reprocher, un copain a été saqué : on lui a dit de passer au bureau et, sans explications, on lui a fichu son compte. Les jean foutre le soupçonnaient de l'avoir envoyé des tuyaux, — ils se fichaient le doigt dans le croupion.

Ces jours-ci, un autre copain a encore été balance ; on a prétendu qu'il sabottait trop.

Inutile de te dire que ces maudits sacrifiants n'empêcheront pas, par leurs vacheries, le casage de sucre qu'ils méritent ; ils n'arrêteront pas le sabotage, — à moins qu'ils augmentent la paye et deviennent tout pleins gentils.

Un esclave, lecteur du *Père Peinard*.

CHEK TOUTS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX
ET AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

Réclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétime 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

.....

TEXTE. — Ce que je vous souhaite. — Ruminades sur le calendrier. — Dévidage des mois. — Pluie d'étoiles, éclipses et marées. — Les Saisons. — Le père Peinard, chanson du populo, avec la musique. — Les Cabots de la haute. — Le Sabottage. — La fabrication de l'or et des pierreries. — L'inquisition moderne en Espagne. — Les hordes de trimardeurs. — Sergot, poésie. — Le distinguo du « tien » et du « mien ». — A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique. — L'Autorité tue l'amour. — Le Pacte de Famille.

GRAVURES. — Liberté ! — L'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été. — Rien pour tous, tout pour un (extrait du *Postillon* de Munich). — Le Veau d'or. — Le Pédaleur et le Capitalo (extrait de *The Communist Nation*, journal de la colonie Ruskin). — L'Inquisition : la noyade ; le fouet et le bâillon ; le grillage des chairs ; l'arrachage des ongles ; l'écrabouillage des parties sexuelles. — Germinat ! — Gessler vit encore ! dessin de Rodol. — La misère en gibus et en redingue. — Le Parsan, dessin de A. Willette. — Le Mariage moderne. — Le Pain

cher, dessin d'Herman Paul (extrait du *Cri de Paris*).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — Sur leur demande les acheteurs de l'Almanach recevront, pendant un mois, les Temps Nouveaux, le Père Peinard. En outre, l'Almanach contient une invitation à l'œil pour le Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Popotte Communiste

Un bon feu m'envoie la babillarde suivante; le copain voudrait qu'en temps de grève les prolos, au lieu de rester chacun chez soi, s'entendent pour vivoter en commun, afin d'économiser leurs picaillons.

L'idée a du bon !

Il se pratique d'ailleurs quelque chose de ce genre, — en dehors des coopératives proprement dites, — dans certains coins, par exemple à Trélazé, chez les ardoisiers, non en temps de grève, mais dans la période du travail. Voici le truc :

Les ardoisiers construisent, à quelques pas de la carrière où ils turbinent, une cahute, — c'est ces cahutes que les pandores, défenseurs de la propriété, démantibulèrent avec tant de jubilation. Une fois la cahute construite elle sert à tous les prolos à remiser leurs bricoles.

Mais, ce n'est pas tout : les bons bougres se cotisent pour acheter une pièce de vin qu'ils remisent dans la cahute et qu'ils lichent en commun. Turellement, personne ne fait le bistrot, car le piccolo reviendrait bougrement chérot s'il fallait héberger un type qui ferait la répartition. La cahute est fermée simplement au loquet et, quand un prolo a soif il s'en va au tonneau, prend ce dont il a besoin et inscrit sur une ardoise la quantité de vinasse qu'il a tiré, — et y a jamais d'erreur ! Personne ne marque à la fourchette.

Ceci dit, je laisse jaspiner le copain :

Mon vieux Peinard,

N'ayant rien à te dire jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pas jugé à propos de manifester mon existence par un gribouillage. Peu importe que j'existe, — le principal est que je pense.

La présente missive est née d'une idée que je veux te confier et dont tu feras, comme on dit chez nous, des choux et des raves.

C'est sur une question de tactique de grève. Tu sais que lorsque une grève éclate, les camarades, qu'ils aient des fonds ou non, sont obligés de se serrer le ventre et de restreindre leur ordinaire. Tu n'ignores pas d'autre part que la cuisine faite en commun, — c'est-à-dire la boustifaille achetée en gros et préparée en bloc, — coûte peut-être 25 p. 100 meilleur marché que préparée individuellement. Il y a économie de tout ; économie sur l'achat, sur le combustible, etc.

Pourquoi donc ne pas s'appuyer sur ce phénomène si simple et si connu de tous pour prolonger la résistance de quelques jours ?

Et, si cette économie et cette résistance prolongée étaient les seuls résultats, cela vaudrait juste la peine de faire une campagne en faveur de l'idée, mais y a autre chose : c'est le côté éducatif.

Tu vois d'ici le tableau : l'idée communiste s'infiltrant peu à peu dans les cerveaux par la réussite de telles entreprises. Et il suffirait, pour qu'elles réussissent, qu'il y ait seulement une dizaine de camarades ayant le nez creux, mettant la chose en train et sachant se rendre sympathiques à tous.

Tu dois savoir mieux que moi que la résistance théorique, la grève des bras croisés, énerve ou abrutit. La dépense quotidienne de force humaine cessant brusquement provoque chez l'individu une réaction. Si le truc que je préconise était pratiqué cette dépense de force se trouverait orientée vers un but utile. Et, tu sais, il me semble que, dans le cas particulier que je cite, cette popotte communiste ferait meilleure besogne que des conférences sur la

résistance et contre l'exploitation patronale. Ventre affamé n'a pas d'oreilles !

D'autant plus que, avec ce fourbi de cuisine communiste les camarades réunis autour de la table commune, tout en bouffant la soupe, peuvent discuter la marche à suivre, mieux s'entendre qu'en conférence et mieux se sentir les coudes.

Et maintenant, j'ai dit ! Que les camarades ruminent mon idée et s'ils y trouvent du bon qu'ils tentent quelque chose dans cet ordre. Amitiés libertaires.

C. J.

Ballade Communiste

L'air pur que notre poitrine aspire
Ne connaît ni titre ni rangs,
Et donne à tout ce qui respire
Ses effluves indifférents ;
L'eau verte, au pauvre bougre errant
Comme au riche, offre la même onde ;
Et dans le ciel, en lourd torrent,
Le soleil luit pour tout le monde.

Mais la société vampire
Où, tassés comme des harengs,
Notre sort chaque jour est pire,
Sourde aux longs appels déchirants
Des spoliés et des souffrants,
Cette marâtre n'est féconde
Que pour les loups et les tyrans.
Le soleil, luit pour tout le monde !

O vous dont l'être entier soupire
Vers un avenir délivrant,
Qu'un même idéal vous inspire,
Laboureurs, mineurs, tisserands !
Contre le monstre dévorant
Qu'un seul cri, bientôt, monte et gronde.
Tout à tous ! Guerre aux conquérants !
Le soleil luit pour tout le monde.

ENVOI

Rois de la terre, vous les grands,
Arrière vos groins immondes !
Toi, frère affamé, viens et prends :
Le soleil luit pour tout le monde !



La grève de Trélazé

La grève continue toujours !
L'autre matin, le jugeur arbitral a rappliqué à la mairie escorté de pandores et de troubades. L'animal était tellement entouré de troupes que les bons feux, envoyés pour voir sa fiolle par les grévistes, n'ont pu arriver jusqu'à lui.

Nom de dieu, voilà qui donne une sale idée de son arbitrage !

Les réunions des ardoisiers ont lieu quotidiennement, à la Maraîchère ; chacun jaspine, expose ses idées, — et c'est rudement chouette de voir le bon sens que tous les carriers mettent dans la discussion. Aussi ces réunions sont-elles une véritable école sociale.

Au dehors, il se passe un turbin rigouillard ; depuis qu'ils sont en grève, les carriers ne perdent pas leur temps : tous les jours ils arpentent le terrain de leurs exploiters, le jalonent, prennent le niveau, mesurent les angles et collent des poteaux avec une pancarte : PROPRIÉTÉ COMMUNE, APPARTENANT AUX TRAVAILLEURS !...

Les gas prennent leurs précautions !
Le haut des buttes est farci de pandores qui sont salement empêtrés dans leurs grandes bottes ; il arrive que les carriers font la chasse à ces salauds et c'est tordant de voir les charpentiers-à-Félicque se faire la patte-à-trot ; ne sachant pas marcher sur l'ardoise ils dégringolent au fond des trous et se foutent les quatre fers en l'air.

Les carriers sont toujours d'attaque : le bricheton afflue de tous les côtés, ainsi que de la bidoche et du pognon.

Et ce qu'il y a de galbeux c'est que les ardoisiers pratiquent la popotte communiste que, dans une babillarde ci-contre, prône un bon feu :

Les femmes font la tambouille en commun et c'est tous ensemble que croquent les grévistes.

Et, dam, en même temps que ça fait une sacrée économie, ça familiarise les bons bougres avec le fourbi communiste.

Aussi, nom de dieu, les ardoisiers ignorent le découragement. A vivre ainsi en frangins, ils se sentent plus énergiques et laissent moins de prise aux manigances avachissantes des exploiters.

OHÉ, BONS BOUGRES

réclamez partout

L'ALMANACH DU "PÈRE PEINARD"

Prix : CINQ RONDS



Vacherie patronale

Dans le Vimeu. — A Escarbotin, Dargnies, Tully, Bethencourt sur-Mer, etc., les patrons sont d'une rosserie pyramidale. Y a pas de limites à leur exploitation !

Ainsi, il est constaté, — par des experts, — que dans la région, les prolos font des charnières en cuivre, à un sou pièce, alors que ce même turbin est payé huit sous à Paris et dans les autres centres ouvriers de France.

On ne peut pas imaginer pire !

Comment donc ces salauds d'exploiteurs trouvent-ils des turbineurs assez fausses-couches pour supporter une aussi odieuse exploitation ?

A vue de nez, ça semble impossible.

Cela est, pourtant, — et en voici la raison : les patrons du Vimeu pratiquent la libre entente, tandis que les prolos ne sont pas foutus de s'unir pour quoi que ce soit.

Aussi les singes sont les maîtres, — et les ouvriers esclaves !

Entre eux, les maîtres ont décidé que tout prolo qui quittera un atelier pour un motif quelconque ne sera embauché par un autre patron qu'après avoir subi un mois de chômage.

Un mois de chômage !... Pour un prolo qui attend sa paye, au jour le jour, afin que la maisonnée bouffe..., c'est une forme raffinée de l'assassinat.

Y avez-vous pensé, bêtes féroces capitalistes ?

Savez-vous bien qu'il y a peu de criminels de votre trempe !

Vacher, l'éventreur et le souilleur de bergères est un petit saint comparé à vous.

Ainsi, voilà : un prolo plaque votre baignoire, — vous le condamnez à un mois de famine, lui, sa compagne et ses gosses.

Heureusement pour vos têtes à gifles, l'alcoolisme démolit les prolos que vous exploitez si férocement !

Dans le Vimeu, il y a dix mille turbineurs que vous tenez dans vos griffes, — et, s'ils ne se rebiffent pas c'est parce que l'alcool qu'on leur sert à rasades, dans les cantines des bagnes, à raison de six sous le litre, en fraudant l'Etat, comme de juste, a tourné en jus de navet le sang rouge qui coulait autrefois dans leurs veines.

Démolis par le poison qui fait votre puissance, les malheureux vous considèrent comme des hommes supérieurs. Aussi, lorsque vient la saison où sont ouvertes les tinettes électorales, ces pauvres bougres déposent pieusement des torches-culs portant le nom d'un honorable marchand de moules ou de quelque saloplaud, spéculateur sur les harengs saurs.

C'est des amis du peuple !

Du peuple qui ne voit que deux choses dans la vie : boire et vomir... pour relâcher et renarder encore !

Pourtant, maudits exploiters, si avachi que vous semble — à cette heure, — le troupeau humain que vous exploitez, que vous affamez

et que vous abrutissez..., ne vous y fiez pas trop!

Leur grand ressort n'est pas cassé, — il n'est que détendu! Il y a dans le populo une vigueur latente qui peut se manifester vibrante, d'une minute à l'autre.

Vous n'avez pas l'air de vous douter de ça! Et, c'est bibi qui vous gueule: «Casse-cou!» car le réveil sera d'autant plus brutal que vous aurez été crapulards.

Or, vous l'êtes..., au point qu'on ne peut pas pire!

Aux Moulins Bleus

L'Etoile. — Bons bougres, suivez-moi à l'Etoile, un patelin de la Somme où se perche un bague du marquis de Carabas, et surtout, bouchez vous le blair car ça fouette.

— Mais les MOULINS BLEUS?

— Les MOULINS BLEUS, c'est l'étiquette d'un bague du marquis, lisez ce qui suit et vous en serez bleus, — car il s'y en passe de vertes et de pas mûres..., les mœurs des bourgeois c'est pas très propre!

— Raconte, vieux gniaff.

— Voici:

Une belle gosseline d'une vingtaine d'années vient de jouer de la fille de l'air. Le sous-directeur de la boîte s'est éclipsé en même temps. Les uns prétendent que la gosse l'a emporté dans ses malles. Les autres répliquent que ce n'est pas possible, le susdit n'ayant jamais été coté comme en pinçant pour les femmes, — pas même pour la sienne, un beau brin pourtant...

Quoiqu'il en soit — abandonnée ou non — la légitime a bouclé la lourde et, emportant ses cliques et ses claques, est retournée chez son paternel.

Ce sous-directeur est marié à la fille du grand chef du bague de Saint-Ouen; elle est donc la sœur du jeune singe (dont j'ai déjà jaspé) qui fait le gymnaste sur les toits, — elle est donc «la fille à papa!»

Figurez-vous qu'un beau jour, ce sous-directeur, sa légitime étant absente, invita un jeune prolo à casser la croûte chez lui.

Les deux copains improvisés lichèrent tant et si bien qu'à la nuit tombante ils étaient plus pleins que des boudins.

Alors, adieu camaraderie! Prolo et bourgeois se bourrèrent la gueule d'importance et s'attigèrent salement.

Pourquoi?

Ah, voilà le hic!

Le sous-directeur prétendit que le turbinneur avait le vin mauvais et était brutal.

L'esclave affirma que son maître avait voulu..., parfaitement, — comme les jésuites!

Turellement, comme personne ne tenait la chandelle, on n'a rien pu savoir.

L'affaire alla devant les tribunaux, — et le prolo fut condamné!

Si les chais-fourrés n'étaient pas, par métier, chargés de donner toujours raison aux capitalistes, ils auraient tenu ce langage:

«Il ne faut pas mélanger les torchons avec les serviettes. Chacun chez soi. Toi directailon, pourquoi as-tu fait la noce avec un prolo de ton bague? Tu ferais mieux de rester chez toi et de te saouler avec ta femme.»

«Et toi, prolo, pourquoi vas-tu soiffer avec ton supérieur? Liche avec les tiens.»

«A l'avenir, pompez avec vos pareils, — vous ferez bien. Ne vous saoulez pas, — vous ferez mieux!»

«Maintenant, foutez le camp, dos à dos, sur tout... et ne nous cramponnez plus avec vos chamailleries d'ivrognes!»

Où, mais pour rendre un pareil jugement, il aurait fallu un jugeur honnête, kif-kif le célèbre Bidoie qui rendait ses sentences au zanzibar, — et qui était estimé pour son impartialité à cent kilomètres à la ronde.

Done, le prolo fut condamné.

Il resta encore un tantinet aux MOULINS BLEUS... Puis, un beau matin, de la jésuitière du marquis de Carabas, vint l'ordre de le saquer — lui et tous ses parents!

Et les pauvres bougres durent décaniller et aller ailleurs, tâcher de se faire exploiter.

Cela prouve, une fois de plus, que la loi de la gouvernance concorde avec la volonté des capitalistes: toujours contre le prolo jamais pour lui!

Pour supposer le contraire il faut avoir une sacrée couche de niguedouillerie!

— Mais, demande cet autre, pourquoi les Saint Frères ont-ils puni les parents du jeune homme pour une faute qu'ils n'avaient pas commise?

— Mystère et crapulerie patronale!

Craignaient-ils le scandale?

Si oui, ils ne feraient pas mal de frotter force

feuilles de vignes sur les familles des grosses légumes..., car ça ne pue pas bon!

Ainsi, comme échantillon, avec des pincettes, pigeons:

COTÉ DES HOMMES: soulographie, tapage sur la voie publique, tamponnage avec des charretiers, même fichu dans le feu, etc., etc.

COTÉ DES DAMES: concurrence soulographique, gobage des corps savants, tant architecturaux qu'artificiers; puis, après le piquage des nez, piquages de tête dans les puits, etc., etc.

Oh là là, quelle famille!

Elle est cependant bien vue de Mossieu Charles, — le bouffe-galette ami de Méline.

Eh bien! mon vieux turbineur que dis-tu de ça?

— Evidemment, c'est pas propre! Ces sacrés nom de dieu de bourgeois ne songent qu'à rogner les salaires, à s'empiffrer, à culbuter nos filles, — parfois nos garçons!... Que faut-il faire, vieux gniaff?

— Mais, foutez, d'abord, il faut se dégrasser le ciboulot des rengaines dont on nous l'a fardi! Quand, dans les veines du populo, au lieu du pissat de richard, il coulera du sang rouge de gas d'attaque, on s'apercevra que nous sommes au moins dix exploités contre un exploitateur, — en comptant même ses larbins... Et alors, le populo se dira: «Je travaille pour moi et non pour nourrir un tas de feignasses!...»

Du coup, les capitalistes seront dans la panade!

En attendant, rumine, nom de dieu! Réfléchis sur la justice des MOULINS BLEUS.

Le Dépôt

Saint-Quentin. — Les bons bougres du patelin savent que, comme vacherie, les exploités des bagnes qui pullulent à Saint-Quentin ne laissent rien à désirer à leurs collègues des autres pays.

Ils sont fixés là-dessus, les bons fioux.

Mais, où se commettent les pires vacheries, c'est encore au Dépôt.

Dans cette turne, il est expressément défendu aux prolos de boire aux robinets qui se trouvent dans la cour sous peine de casquer une amende.

Mais, nom de dieu, si les salauds de la boîte ont décrété ce cochon de règlement, c'est tout uniment pour l'intérêt des turbineurs.

Faut pas boire de la flotte: ça fout les tripes à l'envers!

En revanche, dans l'intérieur du bague, on vend de la bibine, un vrai pissat d'âne, à deux ronds la chope, mais, foutez, pour siroter, les prolos sont obligés de tirer des plans en longueur, de se planquer le plus possible, car, s'ils sont surpris à boire: nouvelle amende!

Faut pas non plus qu'un prolo s'avise de relâcher la gueule du galeux; le singe ne barguigne pas là-dessus: il fout illico à la porte son prolo, — sous prétexte d'inconvenance!

Outre toutes ces saloperies, si un prolo, pour une raison quelconque, se trouve empêché d'aller au turbin, il doit encore casquer le tiers de la journée; et si le tiers est déjà entamé, le maximum de la journée.

Mince de liberté qu'ont les prolos de ce bague!

La semaine dernière, on a distribué à quelques plats-culs — flaire-fesses de patrons ou de contre-coups comme il s'en trouve malheureusement trop dans les boîtes, — des petits paquets ficelés et cachetés.

Les jean-foutre exultaient. Dam! comme ils avaient été bien sages on leur a donné des images.

Et des images de Lourdes, encore; tout ce qu'il y a de plus supérieur en loufoquerie et en créinerie!

C'est pas bien rigolot, nom de dieu!

Car les pochetés qui acceptent ces mufferies sans broncher devraient comprendre que c'est en soutenant ces trouducateries qu'on les sévre de boustifaille en turbinant pour rien et qu'on les prive de boire comme dans un ordinaire Montjuich.

Quand les gas seront assez costands pour s'arranger de vivre en frangins, sans garde-chiourme, ni galeux, ce cochon de Dépôt s'écroulera de lui-même.

Vacheries de capitalo

Amiens. — A quelques portées de flingot se trouvent deux petits patelins, Saleux et Salouel, qui se touchent kif-kif les frères siamois.

Il y a par là un jean-foutre de capitalo à tous crins, mossieu Cauvin. Le bougre est réussi en tous points: il est maître de Saleux,

chevalier de la Légion d'Honneur, conseiller général, etc.

Mossieu Cauvin possède, entr'autres, deux usines, dont l'une est construite moitié sur Saleux, moitié sur Salouel, de sorte qu'il fait la loi dans les deux patelins.

Ses prolos, kif-kif des moutons, se laissent emboucaner constamment sans jamais en placer une. Au contraire, les gas, en ayant le trac, le bombardent mère à chaque élection.

Aussi le Cauvin ne se prive pas de leur en faire endurer de toutes les couleurs.

Dernièrement, mossieu le maître apprenant que le Tanneur national allant en balade devait passer dans le patelin, fit sortir ses prolos une heure et demi avant l'heure afin qu'ils aillent le voir passer et pousser des cris d'allégresse.

Mais va te faire foutre! Le train ne ralentit même pas son allure et Félisque dédaigna de passer sa tronche à la portière.

Les pauvres bougres firent un grand gueule!...

Ils furent encore plus déçus, car ils croyaient que mossieu le maître leur casquerait le temps foutu au passage du Tanneur, mais, va t'en voir si les poules pissent! Le Cauvin les fit turbiner une demi-heure en plus pendant trois jours.

Et pas un prolo n'a protesté!

C'est comme pour la fête du patelin qui avait lieu ces jours passés. D'ordinaire, le singe fermait sa boîte pendant trois jours, du samedi au mercredi matin, mais cette année, peau de balle!

Au contraire, le galeux les a fait masser le dimanche jusqu'à midi, de même que le lundi et le mardi.

Le Cauvin escomptait les amendes qui seraient distribuées aux manquants, mais les pauvres sont si moutonniers que pas un seul n'a manqué le bague.

Ils ont peur que mossieu le maître se foute en colère, s'ils ne subissaient pas tous ses caprices.

Aussi, pour de la rouspétance, bernique!

Est-ce que, un de ces quatre matins, les prolos ne vont pas sortir de leur avachissement, songer à leur affranchissement, et envoyer paître le gros capitalo qui les tond jusqu'à chair vive?

Faut espérer que si, nom de dieu!

FLAMBEAUX & BOUQUINS

La bibliothèque des « Temps Nouveaux » à Bruxelles, vient de publier deux nouvelles brochures (numéros 9 et 10 de la collection), le *Mouvement anarchiste* par Jacques Mesnil et la *Grande greve des Docks* par John Burns et Pierre Kropotkine.

Pour la vente en gros, s'adresser à l'administration, à Bruxelles, 51, rue des Eperonniers ou à Paris, 140, rue Mouffetard.

On peut se les procurer aussi aux bureaux du *Père Peinard*. — Prix: 0 fr. 10.

A Nîmes, un copain a fait paraître ces temps derniers, *Morale déiste*, une brochure où est croisée chiquement la superstition. En vente chez le copain Villemejeane, 6, rue Cotellier, Nîmes.

A la « Revue Blanche », viennent de paraître *Lettres de Malaisie*, par Paul Adam.

Chez Chamuel, 5, rue de Savoie, le *Congrès de l'Humanité*, — un clou pour l'exposition de 1900! — par Amo et Marius Decrespe.

Chez Stock, au Palais-Royal, *Calvaire*, par Reepmaker et *Galasieu* par Henry Fèvre.

La Feuille, tel est le titre d'un pamphlet de Zo d'Axa.

Un premier numéro a paru, — et d'autres suivront..., sans date d'apparition fixe, sortant selon les événements.

La Feuille a deux pages: sur l'une des ruminades mordantes de d'Axa, sur l'autre un dessin tapé de Steinlen.

Le numéro, cinq centimes; bureaux, 25, rue Navarin, Paris.

POUR LESCURE

Les amis de Lescure, qui fut condamné à propos de l'exécution de Watrin, sont prévenus que le bon fiou est en traitement à l'hospice Bichat, salle Bazin.

Le copain a trois gosses à la maison, — et ce n'est pas rose!

Avis à ceux qui pourraient aller serrer la main à Lescure ou faire acte de solidarité.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.
Samedi 23 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Jean Marestan.
Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burg.

— Samedi 30 octobre, salle Cloche, 80, boulevard de Clichy, grande soirée familiale suivie de bal.
Les chansonniers et poètes de Montmartre s'y feront entendre dans leurs œuvres.
Le programme détaillé de la fête sera donné la semaine prochaine.

— Les copains du XV^e se réunissent tous les samedis soir chez le bistrot, 116, boul. de Grenelle.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.
Causerie par un camarade.

— Salle du Commerce, 94, faub. du Temple, samedi 23 octobre, à 8 h. 1/2, grande réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour : les crimes de l'Assistance publique ; la situation actuelle ; socialistes et anarchistes aux élections de 1898 ; les résolutions du Congrès de Toulouse.

Orateurs : Ch. Malato, E. Girault, F. Pelloutier, Tortelier, Buteaud, Leboucher, Brunet, Boala, Julien, Prost, Régis, Abriolle, etc.
Entrée : 0 fr. 25 pour les frais.

— Le Groupe des Etudes économiques et sociales. — Conférences publiques et contradictoires par Elie Murmain.

Salle du Commerce. — 1^{re} Samedi 30 octobre, à 9 h. du soir, l'Evolution sociale et la Faillite capitaliste. — 2^e Jeudi 4 novembre, à 9 h. du soir, le Césarisme et le Catholicisme devant la question sociale. — 3^e Jeudi 11 novembre, à 9 h. du soir, les Doctrines socialistes et le Proletariat. — 4^e Samedi 20 novembre à 9 h. du soir, l'Anarchie et la Science sociale.

Citoyens,
Le problème social plus que jamais se pose nettement. Pour tous, bourgeois et prolétaires, industriels, commerçants, employés, ouvriers, l'avenir est menaçant. Une solution s'impose. Que sera-t-elle ? Une révision constitutionnelle, un changement politique, l'intervention de l'Eglise, le Pape, le Roi ou l'Empereur pourront-ils sauver la Société ? Sera-ce le Socialisme par la Coopération, le Communisme ou le Collectivisme qui établira l'harmonie des intérêts ? Ou bien devons-nous attendre la disparition des conflits actuels par l'application de l'Anarchie ?
Telles sont les questions que nous vous invitons à examiner et à venir discuter avec nous, dans l'espoir de découvrir au milieu du chaos où nous nous agitons, la vérité qui nous guidera vers la Paix sociale.

— Bibliothèque sociologique des travailleurs libertaires du XII^e. Samedi, à 8 h. 1/2, salle Bertrande, 110, avenue Daumesnil, conférence publique et contradictoire par E. Giraud, sur l'anarchie et les dissidents ; la révolution violente.
Entrée gratuite.

— Tous les camarades du XV^e sont priés de se trouver le samedi 23 octobre, chez Béra, 116, boulevard de Grenelle, à 9 h. précises du soir. — Très urgent.

Quatre-Chemins. — Réunion des libertaires des Quatre-Chemins, samedi 23 octobre, 11, rue des Ecoles (buvette libertaire). Tous les copains sont priés d'être exacts pour une discussion importante.

Ivry-sur-Seine. — Le groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

Saint-Denis. — Les camarades sont avisés qu'aucune réunion n'aura lieu d'ici quelque temps ; une convocation ultérieure annoncera la prochaine réunion.

Tous les journaux libertaires sont en vente principalement chez M. Fouché, rue de la République et chez Mme Frocourt, rue de Paris. On y trouve également les brochures et les ouvrages sociologiques.

— Les camarades désireux de recevoir la revue « l'Ouvrier des Deux-Mondes » sont priés de s'adresser au camarade Louis Grandidier, 11, rue de Paris, qui leur fera parvenir.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Dijon. — Les personnes qui s'intéressent à la pro-

pagande libertaire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borne, rue Jean-Jacques-Rousseau, 38.

Bordeaux. — Les réunions de quartier organisées par le groupe anarchiste de notre ville sont closes momentanément.

Après la foire d'octobre, qui a commencé le 10 octobre pour prendre fin le 2 novembre, les réunions de quartier seront reprises avec la même persévérance et la même efficacité.

En revanche, les conférences à la campagne seront poursuivies de plus belle.

— Samedi 23 octobre, troisième réunion à la campagne, au restaurant Cantilloac, à Bruges (Gironde), conférence publique et contradictoire.

Sujets : De la propriété individuelle, des prolétaires agricoles.
Entrée : 0 fr. 10.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les camarades voulant propager l'idée révolutionnaire ont décidé de donner une série de conférences dans la ville et la banlieue. Des affiches feront connaître la date et le lieu des conférences.

Le camarade Vincent a remis à J. P. la somme de 2 fr. 20 pour les bannis espagnols.

Amiens. — Samedi 30 octobre, à 8 h. 1/2, à l'Alcazar d'Amiens, grande fête familiale organisée par les libertaires d'Amiens. Concert, causerie grand bal de nuit. Tombola gratuite.

Entrée : 0 fr. 80 pour les hommes et 0 fr. 20 pour les dames ; les enfants au-dessous de douze ans ne paieront pas.

Amiens. — Dimanche 24 octobre, à 5 h. du soir, au Cent de piquet, faub. du Cours, distribution de cartes d'entrée pour la soirée ; rentrée des fonds et des billets invendus.

En raison de l'imminence de la fête, la présence de tous les camarades est indispensable.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les dimanches à 2 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Le camarade Barian, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse libertaire, se réunit à partir du dimanche 24 courant, tous les dimanches à 2 h. 1/2 de l'après-midi, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

Des carnets de souscription sont mis en circulation pour permettre aux isolés le versement d'une obole si minime soit-elle, pour la propagande. Ces carnets contiendront des détails sur l'affectation des sommes recueillies.

Une bibliothèque sociologique étant en formation les camarades qui pourraient faire don de volumes, brochures ou journaux ayant trait à l'idée sont priés de les faire parvenir à Beure, 72, chemin des Ruchoux.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Le Mans. — Les lecteurs du « Père Peinard » des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

Nîmes. — Les individualistes coalisés se réunissent les samedis et dimanches, 2, rue Monjardin, coin de l'Esplanade, bar français. Ils organisent, pour dimanche soir, 24 octobre, une soirée familiale, avec chants et récitations humanitaires, au profit des torturés de Montjuich et de l'école libertaire. — Prix d'entrée, 0 fr. 15.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 80, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Reims. — Samedi 23 octobre, conférence publique et contradictoire, salle Vanny, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : la Verrerie ouvrière, la prud'homme, sujet ayant trait au présent et à l'avenir du prolétariat.

Plusieurs orateurs prendront la parole.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schiebach 89, qual d'Orban.

Roubaix. — Dimanche 24 octobre, soirée familiale à la Brasserie libertaire ; l'apparition de la « Cravache ».

Lille. — Dimanche 24 octobre, à 9 h. du matin, 26, rue de la Vignette, à la Liberté, réunion des camarades de Lille et des environs ; lancement d'un organe libertaire pour la région.

Saint-Nazaire. — Les copains qui veulent les journaux libertaires à domicile et de huit heures à la ronde n'ont qu'à s'adresser à Hamelin, aux Prés-Gras, qui se fera un plaisir de les leur porter avec sa bicyclette.

Chalon sur Saône. — Tous les travailleurs qui s'intéressent à la question sociale sont invités à se réunir chez Guillon, 39, rue St-Georges, pour discuter des élections et de la propagande abstentionniste. — Urgence.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 81, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Les camarades de province qui ont écrit à Broussouloux pour la tournée de conférences projetée sont priés de patienter. Il leur écrira en temps utile et prends bonne note de leur avis.

Petite Poste

E. Epernon. — P. Brioules. — L. Monthermé. — A. Rouen. — A. Niort. — T. Haudrey. — P. Millau. — L. Orléans. — C. Reignac. — V. Nîmes. — G. Lens. — D. St-Quentin. — M. Troyes. — R. Nouzon. — S. Roubaix. — G. Carmaux. — P. Reims. — F. Amiens. — P. Lille. — H. St-Nazaire. — M. Romans. — L. Réole. — P. A. Angers. — Reçu règlements, merci.

— Calazel, poste restante, à Nîmes, jusqu'au 27 octobre, à Hyères jusqu'au 3 novembre, ensuite à Nice.

— A. G. Vienne : Mme G., rue B., a déménagé et la concierge ignore son adresse.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.

S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieville.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	Trains
Variations Guesdistes, Opinions anelennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Ponget (broch.)	0 10	0 15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0 25	0 35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasc. de chonettes histoires et de galbouses illustrations.....	0 25	0 35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0 10	0 15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Mennier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1 00	1 30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1 00	1 30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2 50	2 80
La Société Future, le volume.....	2 50	2 80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. Les Joyeusettes de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2 50	
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2 50	2 80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2 50	2 80
La collection de La Société, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7 50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8 50

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce.

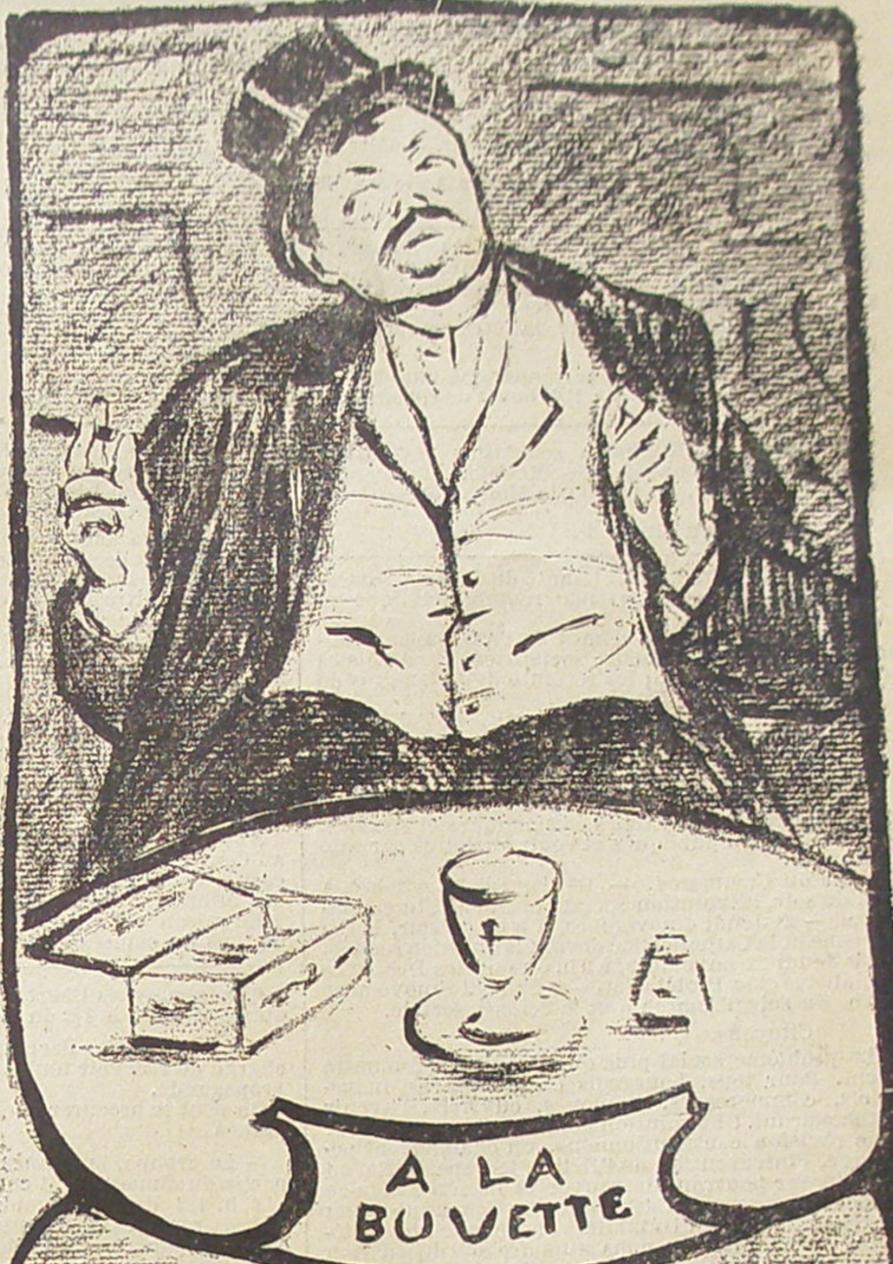
Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25 ; par poste 1 fr. 50 ; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



A LA SEANCE



A LA BUVETTE



CAISSE

ALA CAISSE